

# Les jardins privés, précieux pour la biodiversité

Ces espaces, souvent considérés comme artificialisés, peuvent héberger de nombreuses espèces

Dès leur installation dans le village de Mailly, dans la Saône-et-Loire, en 2001, Annick Gauthier et son compagnon ont commencé à végétaliser leur jardin de 5 hectares, alors composé d'un grand rectangle de pelouse et d'arbres fruitiers. Ils ont choisi des plantes «*qui durent*», installé de «*vraies haies*» d'arbres et d'arbustes d'essences variées, ainsi qu'un muret en pierre, ajouté deux noisetiers, creusé un petit bassin naturel. Les premières années, ils continuaient à «*tondre un peu, comme tout le monde*». Ils ont progressivement réduit leurs passages et laissent désormais pousser de grands silos d'herbe.

Retraîtée de 66 ans, Annick Gauthier s'est déjà entendu dire que son jardin était «*déguenillé*». La plupart de ceux qui le découvrent sont pourtant émerveillés, et elle-même dit avoir besoin d'y passer du temps pour se sentir bien. Surtout, elle a le sentiment de donner un «*petit coup de pouce à la nature*». «*On fait partie des rares maisons qui ont encore des orvettes, des lézards, pas mal de papillons*», décrit-elle. Elle y a déjà observé 63 espèces d'oiseaux, des petits rongeurs, des hérissons, toutes sortes d'insectes, des chauves-souris ou encore des renards et des fouines.

Les principales causes de l'effondrement de la biodiversité ne se trouvent pas au fond des jardins et arrêter de tondre ne suffira pas à résoudre la crise. Mais ces espaces privés, que possèdent plus de la moitié des ménages français, peuvent-ils tout de même contribuer à lutter contre la disparition de la nature en ville? La question intéresse de plus en plus les scientifiques, d'abord britanniques. En Angleterre, l'écologue Jennifer Owen est la première, au début des années 1970, à se pencher sur la vie qui fourmille dans son jardin, à Leicester. En trente ans, elle y dénombre 474 espèces de plantes, 1997 espèces d'insectes, 183 d'autres invertébrés et 64 de vertébrés.

## Terre largement inexplorée

En France, les premiers travaux sur la composition floristique des jardins marseillais ou la place des haies dans les lotissements n'apparaissent qu'il y a une quinzaine d'années. «*Pendant longtemps, les jardins étaient vus par les écologues comme des espaces très artificiels, on pensait qu'il n'y avait pas grand-chose dedans*», raconte Emmanuelle Baudry, professeure en écologie urbaine à l'université Paris-Saclay. «*Il y a eu un sursaut*



Le jardin d'Annick Gauthier et de son compagnon, à Mailly (Saône-et-Loire), en mai 2023. ANNICK GAUTHIER

d'intérêt à partir de la fin des années 2010, notamment en raison de la montée en puissance des questions d'aménagement foncier et de densification», ajoute Mathilde Riboulot, maîtresse de conférences en géographie à l'université Paris-I et autrice d'une thèse sur les habitants et leurs jardins.

Ces parcelles restent une terre largement inexplorée. Dans certaines villes, elles couvrent une superficie plus vaste que les espaces verts publics. A l'échelle du Grand Paris par exemple, les 416 500 jardins pavillonnaires recensés couvrent 10 700 hectares, soit cinq fois la superficie du bois de Vincennes, selon l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR). Mais que cachent-ils derrière leurs clôtures? Sont-ils riches en biodiversité ou majoritairement occupés par des surfaces minéralisées, des pelouses et des haies monospécifiques – comme c'est le cas dans les jardins de banlieue franciliens?

En cet après-midi de mars, une équipe de l'université Claude-Bernard Lyon-I s'affaire sur une petite parcelle d'herbe jouxtant une piscine, dans le 3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon. Il faut creuser une fosse, effectuer des prélèvements du sol, chercher la bonne branche où poser un enregistreur pour capturer

## Les 80 chercheurs du projet Villegarden vont inventorier 210 jardins dans sept métropoles

les chants d'oiseaux. «*Même s'il est petit, ce jardin peut être super pour l'avifaune, car il y a plein d'endroits pour faire un nid*, observe Marion Cordonnier, la coordinatrice scientifique du programme de recherche Villegarden, en désignant le lierre et les massifs d'hibiscus et de chèvrefeuille. *Mais si la piscine est utilisée matin et après-midi, c'est un facteur de dérangement. Et pour les animaux, tout est très bétonné autour, et il y a de grands murs. Est-ce que les espèces qui pourraient être à l'aise dans cet endroit peuvent y accéder?*»

Dans le cadre du projet Villegarden, qui va mobiliser 80 chercheurs pendant cinq ans, 210 jardins vont être inventoriés dans sept métropoles. La première campagne, qui s'achève, a porté sur les sols et la faune qui y vit. Au

printemps, de nouvelles visites permettront de recenser les végétaux et les fourmis, et de réaliser des entretiens avec les habitants. «*L'idée est d'étudier l'influence des facteurs qui agissent sur la biodiversité: la qualité des sols, la taille de la parcelle, l'agencement, la diversité des strates de végétation...*», précise Marion Cordonnier.

La littérature scientifique a commencé à apporter des éléments de réponse. De manière générale, «*plus un jardin est grand, plus il y aura d'espaces végétalisés avec des strates différentes, des espèces floristiques et faunistiques diversifiées et des mini-écosystèmes variés*», explique Mathilde Riboulot. Souvent, la terrasse et la place de parking occupent l'essentiel des petites parcelles. Le paysage urbain, c'est-à-dire tout ce qui se trouve autour des jardins, a aussi un impact important, notamment pour créer des continuités écologiques à l'échelle des quartiers.

Au-delà du diagnostic, le projet Villegarden, comme les autres études menées, vise à réfléchir aux manières de protéger et d'enrichir la biodiversité des jardins. Dans un contexte de tension immobilière et de lutte contre l'étalement urbain, l'aménagement des villes repose de plus en plus sur des

projets de densification dite «*douce*», qui consiste par exemple à diviser les grands jardins pour y construire des logements – les jardins privés étant comptabilisés comme des espaces artificialisés. Ces dernières années, leur emprise a eu tendance à reculer sous la pression foncière, comme l'a notamment montré l'APUR.

**Augmentation des températures**  
«*Rien n'oblige les communes à préserver la biodiversité des jardins, alors qu'elles ont des pénalités si elles ne construisent pas de logements sociaux*, rappelle Anais Mohamed, ingénieure de recherche en sociologie pour le projet de recherche Garland (Inrae - université Paris-Saclay). *La densification est inévitable, mais il faut que les villes établissent des diagnostics fins du potentiel écologique des parcelles pour prioriser celles à préserver*.» C'est ce qu'a réalisé, de manière assez rare, la commune de Ris-Orangis (Essonne): elle a inscrit dans le plan d'urbanisme les zones interdites à la construction en raison de leur forte valeur écologique – parmi lesquelles la totalité des jardins pavillonnaires.

Outre leurs bénéfices pour la santé physique et morale, les jardins jouent un rôle fondamental

**Ris-Orangis, dans l'Essonne, a inscrit dans le plan d'urbanisme les zones interdites à la construction en raison de leur forte valeur écologique**

pour affronter l'augmentation des températures provoquée par la crise climatique et améliorer l'infiltration de l'eau dans les sols. «*La densification ne doit pas rendre les villes inhabitables*», insiste Bernard Kaufmann, maître de conférences en biologie à l'université Claude-Bernard Lyon-I et responsable scientifique et technique de Villegarden.

Les communes misent aussi sur la sensibilisation des habitants aux pratiques plus favorables à la nature et tentent de montrer l'exemple. Elles sont de plus en plus nombreuses à pratiquer la fauche raisonnée, à mettre en place des atlas de la biodiversité, à donner des graines et des plants... La ville de Caen, par exemple, élève depuis plus de quarante ans des coccinelles qu'elle distribue pour rappeler que cet insecte est un prédateur naturel des pucerons. Avec le Groupe mammalogique normand, elle a aussi découpé des grillages ou percé les murs de 590 jardins privés et parcelles communales pour permettre la circulation des hérissons.

«*Pour faire changer les pratiques, il faut de l'accompagnement, des incitations et des subventions, par exemple pour planter des arbres*, souligne Bernard Kaufmann. *Et il faut surtout améliorer la biodiversité en même temps que le cadre de vie des gens, qu'ils voient les bénéfices pour eux-mêmes.*»

Refuge pour certaines espèces, les jardins des particuliers peuvent aussi contribuer d'une autre manière à la protection de la biodiversité, en étant le principal lieu d'interaction des urbains avec la nature. «*Plus on vit en ville, moins on interagit avec des espèces sauvages, moins on s'y intéresse et moins on a envie de les protéger*, explique Emmanuelle Baudry. *C'est ce qu'on appelle le phénomène d'extinction de l'expérience de nature. Les jardins privés peuvent être un espace intéressant pour remettre un petit peu de lien.*» ■

FERRINE MOUTERDE